

indigènes et prirent leurs habitudes. Cette vie indépendante et parfois lucrative convenait parfaitement aux déserteurs, aux gentilshommes ruinés, qui furent les premiers habitants du Canada. La mince langue de terre qui de chaque côté du Saint-Laurent, de Québec à Montréal, constituait la colonie officielle, était trop étroite pour leur activité. La sollicitude du gouvernement métropolitain, le zèle du clergé l'avaient enlacée dans une série de règlements et de dispositions administratives qui ne plaisaient guère aux nouveaux venus. Beaucoup poussèrent leurs pérégrinations jusqu'aux immenses forêts du voisinage des grands lacs, fuyant pour ainsi dire devant le vieux monde. On les appela *coureurs des bois* ; les mesures répressives ne furent rien contre cette émigration et les trafics nouveaux qui en résultèrent : on dut se borner à les régulariser.

De temps en temps, les coureurs des bois venaient échanger leurs fourrures dans les établissements de Montréal et des Trois-Rivières, et souvent dissiper en quelques jours d'orgie les fruits d'une longue et laborieuse campagne. Leurs canots chargés de vivres et de munitions, ils repartaient vers l'ouest. Quelques-uns abandonnaient leurs habits européens ; tatoués comme les Hurons et les Ottawas, chez lesquels ils étaient toujours bien reçus, ils prenaient leurs habitudes et leurs mœurs, dansaient avec les guerriers, fumaient gravement le calumet dans les conseils de la tribu.

Dès 1654, les naturels du saut Sainte-Marie avaient reçu la visite des blancs ; en 1671, on établit une mission à Makinac ; en 1686, on bâtit un fort à Détroit ; en 1693 un des membres de l'expédition de La Salle, appelé Michel Ako, épousa solennellement la fille du chef des Kaskaskias.

Lorsque plus tard le Canada fut perdu pour la France, un grand nombre de ses habitants s'enfoncèrent vers l'occident ; beaucoup furent employés par la compagnie anglaise du nord-ouest, à laquelle succéda en 1821 la compagnie de la baie d'Hudson. Inutile de dire que la fidélité conjugale n'était pas la vertu dominante des coureurs de bois. Plus d'un, abandonnant aux soins de la tribu sa femme indienne et ses enfants, contractait ailleurs de nouveaux liens qu'il rompait comme les premiers. Cet état de choses éminemment favorable au développement rapide d'une race nouvelle, s'accommodait mal des exigences de la religion chrétienne.

Il y avait une différence bien curieuse entre les rapports des Anglais et ceux des Français avec les natifs. Pour les premiers, l'homme rouge était un simple obstacle, un ennemi qu'il fallait à tout prix dé-

truire ; les Français lui accordaient la considération que l'on doit à un être humain ; ils le traitaient avec une stricte justice ; la vie de sacrifice et d'abnégation de leurs missionnaires leur offrait des exemples constants de dévouement et de charité chrétienne qui ont probablement exercé une salutaire influence.

On n'eût pas trouvé peut-être une seule tribu dont les Français n'aient gagné l'amitié ; cette affection s'est conservée longtemps après que leur puissance n'existait plus. Ils avaient aussi des motifs plus intéressés : les Indiens étaient des auxiliaires indispensables pour le commerce des fourrures ; c'était avec leur aide seulement que l'on pouvait s'étendre vers l'ouest et tenir en respect les Anglais et les Hollandais. L'émigration des familles européennes au nord-ouest ne commence qu'au XVIII^e siècle, quand les environs des grands lacs eurent été explorés. Pas un seul peut-être de leurs descendants n'est pur de tout mélange ; la fusion s'est faite lentement, par croisements successifs. Du reste, il n'y a pas de type déterminé ; les conditions et les spécimens varient d'un district à l'autre. Si la population indienne augmente, la génération suivante se rapprochera des Peaux-Rouges ; si au contraire les blancs deviennent plus nombreux, l'évolution se fait en sens inverse. Dans l'Illinois, le Missouri, le Michigan oriental, il est très difficile de retrouver chez les métis la plus légère trace de sang indigène. On les appelle *bois brûlés* dans les provinces anglaises ; c'est la traduction littérale de deux mots empruntés au dialecte chippewa. Le sens de toutes ces dénominations n'est pas fixe ; on appelle souvent métis, ou Français, des Canadiens blancs, des sang-mêlés, des Indiens de pure race, qui parlent le même patois. Dans le Manitoba, beaucoup portent des noms qui indiquent une descendance anglaise ou écossaise, comme Grey, Grant, Sutherland ; ils sont rangés malgré cela parmi les Français. Les métis habitent exclusivement les États américains du Nord-ouest et les possessions britanniques. 21691 sont répartis dans le territoire des premiers : on en trouve 8000 à Détroit ; le Wisconsin, le Minnesota, le Dakota, etc., en contiennent un grand nombre. Il y en a plus de 10000 dans les colonies du Canada, du Nouveau-Brunswick et du Labrador.

Rien n'est plus variable que leur situation sociale. Dans le Michigan et le Wisconsin, ils occupent beaucoup de postes de confiance réclamant de l'instruction et une honnêteté absolue. La moitié des métis de Détroit, Green Bay, Mackinac, la Pointe, sont d'honorables citoyens qui ont des établissements fixes et payent l'impôt. Plus à l'ouest, ils sont chasseurs et trappeurs, et mènent une vie semi-nomade. Ail-